

SCÈNES DE MEURS CANADIENNES

UNE ÉPLUCHETTE DE BLÉ D'INDE

Nos lecteurs se rappellent sans doute que dans notre numéro d'été, nous avons publié une superbe composition de Raoul Barré, intitulé "Une épluchette de blé d'Inde." La page suivante que nous extrayons des œuvres de P. Lemay ne saurait manquer d'intéresser ceux qui déplorent la disparition de nos belles scènes de mœurs d'autrefois.

C'est la coutume de faire des corvées pour peler le blé d'Inde, comme pour broyer le lin et fouler l'étoffe. Ces corvées sont toutes agréables et joyeuses, mais la plus joyeuse et la plus agréable, c'est l'épluchette. Et d'abord on y va dans ses beaux habits, car la besogne est propre ; on y va avec plaisir, car le travail n'est pas rude et se fait à la soirée ; on y va souvent avec bonheur, en songeant d'avance aux douces faveurs attachées au blé d'Inde rouge ou *blé d'Inde d'amour*. Et qui n'a pas l'espoir de déterrer, sous ces feuilles crépitantes, dans ces aigrettes de soie moelleuses, le précieux épi aux grains de pourpre ? Et puis il y a pour ceux qui sont un peu gloutons, la perspective de mordre à belles dents dans le blé d'Inde qui rôtit à la braise, ou bout dans les profondeurs de la chaudière. Et que d'autres perspectives encore !...

Assis en cercle autour de l'amas de blé d'Inde, les jeunes gens commencent leur tâche. Sous les doigts vigoureux des garçons et sous les doigts mignons des filles, les épis se dépouillent de leur multiple enveloppe, et les grains couleur d'ambre apparaissent, au milieu d'un froissement de feuilles presque assourdissant. Les épis s'amoncellent d'un côté, les feuilles de l'autre. On laisse cependant aux épis que l'on veut garder en tresse trois ou quatre feuilles, que l'on nouera avec habileté aux feuilles des autres épis. Les aigrettes, fines et douces comme des glands de soie, tombent sur le plancher ou s'accrochent comme des guirlandes, aux habits des travailleurs. C'est une lutte entre tous, lutte agréable et sans aigreur, que l'envie ou la jalousie ne troublent ni n'excitent.

—Un *blé d'Inde* rouge ! crie tout à coup l'un des *éplucheurs*, et vif, il se lève tenant comme un trophée l'heureuse trouvaille.

—Prête-le moi donc, dit son voisin.

—Nenni ! mon bel ami, je m'en sers pour moi-même... tu vois ! Il avait embrassé sa voisine, une belle grosse brune. Ce que j'ai représenté par des points. La grosse brune s'essuya la joue en disant d'un ton provocateur.

—Reviens-y !

—Bientôt ! répond le galant. Et il glisse adroitement l'épi dans la poche de son habit. C'était de la prévoyance, car, après tout, il pouvait bien n'y avoir pas d'autre épi rouge, et il y avait encore des bouches avides de donner un baiser. Il est vrai que l'épi n'est pas de rigueur ; mais il est un bon prétexte.

Cependant on allume le feu, et l'on fait bouillir, dans un chaudron bien propre, les épis que l'on mangera au réveil, avec le sel et le beurre. Quelques-uns des convives ne veulent pas attendre et préfèrent le blé d'Inde rôti. On ne discute pas les goûts, et les hommes sont libres de manger des *blé d'Inde* de toutes sortes...

Les *épluchettes* de blé d'Inde se terminent toujours comme le foulage d'étoffe et le *brayage*, par les jeux et les danses. Mais les jeux sont honnêtes et les danses, décentes. L'on joue à "Madame demande sa toilette," à "La mer agitée" aux homonymes quelquefois, lorsque les vieillards sont un peu éduqués ; on "loge les gens du roi," ou plutôt, on cherche à les loger, car personne ne se soucie de se déranger pour si peu ; on joue à Colin maillard — au bout d'un bâton — et à la paroisse — un jeu fort amusant, et bien simple celui-ci : l'on vend le corbillon — toujours en "on," ou l'on passe le gant, en rimant ; l'on fait circuler un petit bâton allumé en disant : petit bonhomme vit encore. Il paraît que le petit bonhomme vit tant qu'il a du feu, ou qu'il a du feu tant qu'il vit. Malheur au joueur entre les mains duquel le petit bonhomme expire ! il donne un gage. Les gages, voilà la grande affaire. Et, comme le curé qui veut accomplir son devoir a besoin d'écouter tout ce qui se dit, de voir tout ce qui se

passé !... Heureusement qu'il se trouve alors aussi des commères empressées de lui rapporter les faits et gestes qu'il n'a pu apercevoir. — Le curé, c'est lui qui recueille les gages, car ces gages sont la preuve tangible des péchés que les joueurs ont commis... contre les lois du jeu. A chaque gage est attachée une peine... peine bien douce souvent, et qui tourne à l'avantage du pénitent. Voilà pourquoi sans doute il y a tant de pécheurs. Lorsque tous les gages sont retirés, que celui-ci a cueilli des cerises — celui-là, mesuré du ruban — cet autre, fait trois pas d'amour, et cet autre encore, le pont de Paris, on change de jeu, jusqu'à ce qu'enfin le violoneux se décide à passer l'arcanson sur le crin de son archet pour le rendre mordant, à tourner les clefs de son violon, pour mettre d'accord la chanterelle éveillée et la grosse corde grondeuse. Alors, aux premiers résonnements des cordes harmonieuses que touche de son doigt l'artiste improvisé qui veut s'assurer de la fidélité de l'instrument, les pieds froissent le plancher avec impatience, un murmure joyeux court dans la salle ; les uns se lèvent, comme mus par un ressort, et font, en cadence, les pas les plus difficiles ; les autres, sans bouger de place, battent d'avance la mesure avec le talon sonore de leurs bottes françaises. Rien de gai, rien d'entraînant comme la danse, mais la danse mesurée, rapide, animée de la gigue et du *réel*. Et puis c'est un excellent exercice hygiénique. En ce temps-là, à la campagne, on ne connaissait ni le lancier, ni le quadrille, ni le caledonia. Aussi, l'on ne voyait dans la place que ceux qui savaient danser ; et les autres — les jeunes — avaient du plaisir à voir ces mouvements capricieux, multiples, élégants des pieds, qui étaient inspirés par le rythme de la musique. Et tout cela paraissait facile tant c'était naturel ; il semblait que tout dépendait de la musique, et que le joueur de violon n'avait qu'à promener ainsi l'archet sur les cordes pour faire danser tout l'univers.

PAMPHILE LEMAY.

LÉGENDE CHINOISE

Un jour, le Créateur eut l'excellente idée de descendre sur la terre pour écouter et exaucer les prières des peuples : arrivé en Chine, il s'informa avec bonté du souhait des habitants et, d'une voix unanime, les Chinois répondent : "Donnez-nous, Seigneur, une plante utile, un arbre à tout faire."

Aussitôt, le Créateur frappe le sol du talon, et de la terre jaillit un roseau, le bambou. Puis il reprend sa course à travers le monde, tout en se retournant deux ou trois fois comme une personne qui attendrait des remerciements ; mais les Chinois, prenant ce roseau pour une mystification, gardent un silence glacial.

Cependant, le roseau chétif se met à grandir et, peu à peu, atteint une taille féérique de cinquante pieds. L'humble graminée se fait géant et les Chinois, émerveillés de ses services innombrables, écrivent sur son écorce sacrée les mots de "plante nationale et divine."

Vraie plante à tout faire, en effet, le bambou se plie à tous les rôles. C'est le toit qui abrite et la charue qui laboure, le chapeau léger qui brave le soleil et le bâton qui soutient la vieillesse, le paravent aux dessins fantastiques, la natte où l'on repose, l'armoire de la maison, le berceau de l'enfant, je ne sais combien d'objets utiles ou charmants, instruments de cuisine et de musique, coffrets mignons, potiches originales, pipes curieuses, éventails légers, cruches bizarres, idoles étranges, statuettes et parasols, palanquins gracieux, sièges coquets et petits dieux d'étagère, bourgeois tendres et exquis, artistement assaisonnés, régal renommé des mandarins.

Ajoutons, s'il vous plaît, que le bambou est une des plantes les plus anciennes du globe préhistorique. Cet ancêtre a vu défiler dans son mystérieux voisinage toute une procession de monstres antédiluviens, à jamais disparus dans la nuit des âges.

FULBERT-DUMONTEIL.

en petits cubes. Le potage se transforme en paquets microscopiques. La substance d'une tasse de chocolat ne dépasse pas le volume d'une tête d'épingle. La chair entière d'un bœuf pesant sept cents livres, ne pèse plus qu'une quinzaine de livres. Le jus de citron, enveloppé de chocolat, le tout de la dimension d'une petite carte de visite, désaltère un homme pendant une journée entière. Une pharmacie complète de remèdes concentrés se porte en breloque de montre. Les provisions d'un explorateur pour une année ne forment qu'un petit ballot, qui ne remplirait pas une valise. Bientôt un verre de whisky ou soda ne sera qu'une pilule. On sucera son déjeuner en marchant. On avalera son dîner comme on fait d'un cachet d'antipyrine, etc., etc.

Et je dis au juge le sujet de mes réflexions.

—Oh, oui, répondit-il, les mets concentrés, les conserves de tous genres, nous n'en avons que trop au Yukon et nous n'en usons qu'en cas de grande nécessité. Du reste, sans entrer dans le mérite de la question, qui entrainerait celle de la transformation de notre constitution, je dois vous dire que nous nous efforçons de vivre là-bas comme nous le faisons ici. Les moyens de communication deviennent de jour en jour plus faciles, nous avons toujours de la viande fraîche, du pain et des pommes de terre. Les légumes frais sont souvent défaut, c'est vrai, mais enfin nous avons le nécessaire et les gourmets oublient vite leurs goûts raffinés. Ne me parlez pas du lard en petits cubes, ni d'un déjeuner que l'on suce en marchant.

—Cependant, juge, en cas de grand besoin. Dans les excursions par exemple.

—Oh ! c'est autre chose. En pareille occurrence il est bon de prendre ses précautions, mais il est certain que ce n'est qu'en cas d'urgence extrême que nous avons recours à ces produits aussi scientifiques que mauvais.

—M. le juge, vous avez raison.

* * Les mois de juillet et d'août nous ont amené les caravanes ordinaires d'Américains, les uns très intelligents et bien renseignés, les autres fort épais.

C'est à l'un de ces derniers, qui voulait absolument voir quelque chose de très ancien, qu'un de mes amis montra à Levis la maison où est né Jacques Cartier.

L'épais étranger a avalé la chose sans sourciller, mais il faut dire qu'il méritait cette fumisterie, car il venait de vous raconter qu'il était allé voir l'Exposition de Paris et qu'il l'avait trouvée bien pauvre.

—Comment, comment ! mais tout le monde s'accorde à dire que c'est le plus grand succès artistique du siècle.

—Artistique, peut être, mais il n'y a pas à Paris un fromage aussi gros que celui qui figurait à l'Exposition de Chicago !

Oh ! l'épais individu ! !

LÉON LEDIEU.

POUR UNE PETITE COMMUNIANTE

A Michelette Burani.

Dans la candeur d'un lys, te voilà, Michelette,
Et les beaux pigeons blancs te prennent pour leur sœur
Le voile aux plis de neige a penché sa douceur
Sur ton front, qui demain reprendra la voilette.

Sur tes cheveux, léger comme la violette,
Flotte un parfum d'encens, vaguement obsesseur,
Et, comme un blanc aillage au chemin du passeur,
Un frisson d'argent court sur ta blanche toilette.

Garde bien tout cela qui te fit belle, un jour,
De la calme beauté d'un pur et saint amour,
Et du rêve divin qui luit comme une étoile.

Reliquée, souvenirs ! Trésor jamais fermé !
Comme pour y garder ton corps pur embaumé,
Serre bien cette robe et serre bien ce voile.

ARMAND SYLVESTRE.